

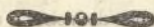
LES

MODES PARISIENNES.



Sommaire.

MODES, FASHIONS ET CAUSERIES. — IL EST UN DIEU POUR LES MARIS, proverbe, par madame LOUISE COLET (2^e partie). — LE SCARABÉE D'OR, nouvelle (4^e partie). — LES CERISES. — REVUE MUSICALE.



MODES, FASHIONS ET CAUSERIES.

Nous sommes en été depuis quelques jours, et bien que la pluie continue presque sans interruption, l'air est si tiède et si doux qu'on peut chez soi revêtir les robes les plus légères. Pour les tailles sveltes le blanc est toujours charmant, et les robes de mousseline de l'Inde ou de mousseline suisse brodées sont toujours les mieux portées et les plus élégantes. Nous en décrirons trois de trois diverses maisons, qui nous ont paru du meilleur goût : madame Célestine Quillet, qui confectonnait ces jours-ci tout un assortiment de robes destinées à une jeune mariée, avait mis parmi elles une robe de mousseline blanche dont le lé de devant était tout parsemé de tiges de volubilis brodés au plumetis s'enroulant de l'ourlet à la ceinture et formant tablier. Les mêmes fleurs en plus petit étaient brodées sur les basques, autour du cou et sur les manches du corsage à forme paletot collant, et de chaque côté de la broderie était posé un bouillon en mousseline de trois centimètres de haut, dans lequel un ruban rose faisait transparent. A côté de cette robe madame Célestine Quillet avait placé une robe en taffetas bleu, qui nous a paru délicieuse; la jupe avait trois volants au bord desquels étaient brodées des grecques en chenille noire; la grecque en plus petit se répétait au bord des basques, sur les volants des manches, et passait à plat en bretelles sur le dos et la gorge; le devant était fermé et boutonné jusqu'en haut avec des boutons de passementerie bleus.

Parlons maintenant de la deuxième robe de mousseline blanche que nous avons vue chez madame Daniel-Deray. Des bandes de mousseline brodées et festonnées (d'une riche broderie de Nancy) s'étagaient de l'ourlet à la ceinture et formaient le tablier de la jupe. Le corsage, sans basques, était à revers et à barrettes garnies, ainsi que les manches, des mêmes bandes de broderie que

celles du tablier. Le pardessus de cette robe était en marceline bleu de ciel, et un très-beau nœud en ruban taffetas du même bleu flottait à la pointe du corsage.

La troisième robe n'était pas tout en mousseline, ou plutôt était recouverte en partie par un pardessus de lampas. Nous allons essayer de donner une idée exacte de cette toilette vraiment très-riche, que nous avons admirée dans les ateliers de mademoiselle Élise Chevalier. Sur une jupe de mousseline dont le lé de devant était tout parsemé de tiges d'œillets brodés au plumetis et formant tablier, flottait une seconde jupe ouverte (laissant à découvert ce tablier brodé) en lampas blanc et vert parsemé de bouquets de roses; un magnifique ruban en taffetas broché, assorti au lampas, fixait par trois nœuds, de chaque côté du tablier, la jupe de lampas à celle de mousseline; et sur un corsage de mousseline tout brodé par-devant, autour du cou et aux manches de petits œillets et garni de valenciennes, s'appuyait le corsage de lampas ouvert, à basques ornées de grands nœuds comme ceux de la jupe. Ce second corsage laissait voir par-devant et aux manches les broderies et les dentelles de celui en mousseline. Cette robe vraiment belle et une autre que nous allons décrire étaient destinées à une jeune comtesse allemande, qui est en ce moment la beauté à la mode des bords de Hambourg.

La seconde robe était en taffetas gris perle glacé de blanc; la jupe avait trois volants à larges dents brodées en application de tulle blanc et de taffetas rose; le tulle blanc formait des feuilles de vigne et le taffetas rose des grappes de raisin; chaque feuille et chaque grain de raisin étaient fixés par un point de chaînette en soie grise qui se confondait avec l'étoffe de la robe. Des volants plus petits que ceux de la jupe et brodés de la même façon garnissaient les manches et les basques formées par des dents arrondies, et dans le creux de ces dents flottaient des nœuds de ruban de gaze blanc, rose et gris. Le même ruban était ruché autour du cou et sur la poitrine, bordant ainsi le corsage ouvert et sans barrettes.

Avec des robes aussi brillantes et aussi recherchées, les élégantes renouvellent sans cesse leur corset; et c'est surtout durant la saison d'été, la saison des eaux et des bains de mer, que madame Dumoulin reçoit une multiplicité de commandes. Ses corsets habillés sont

toujours en taffetas blanc et sans goussets, de même que ceux de fin coutil plus négligé et pour jeunes filles, souples, sans danger, servant d'appui à la taille et ne la gênant pas.

Les enfants, eux, n'ont pas besoin de corset : les costumes charmants de madame Leroy, *au Zéphyr*, suffisent pour faire valoir leur joli buste.

Pour les petits garçons de trois à sept ans, ce sont toujours les courtes blouses en popeline écossaise. Le jupon forme des plis crevés autour de la ceinture, qui n'est point rapportée, mais seulement dessinée par la coupe plus ample de la partie inférieure du vêtement, partie qui se plisse sur les hanches pour rentrer dans celle qui forme le corsage; deux velours ou deux galons sont posés en bretelles de chaque côté du devant et du derrière de la blouse et s'arrêtent en chevrons à mi-jupe, les manches ont un ornement pareil et des boutons de passementerie ferment ce vêtement du haut en bas.

La veste à basquine en piqué blanc ou en nankin brodé convient aussi à merveille aux petits garçons, et le caleçon Louis XIII en nanzouch, avec les guêtres boutonnées, achève l'habillement. N'oublions pas les chapeaux en paille ou en feutre légèrement retroussés au bord et ornés de velours et de passementeries.

Pour les petites filles, à mesure que la température devient plus douce, on fait *au Zéphyr* des robes en mousseline et en jaconas imprimé gaies et fraîches comme les enfants qui doivent les porter. Ces jupes écourtées, qui ne vont qu'aux genoux et qui sont toutes gonflées de plis ou de volants dentelés ressemblent à ces ballons fleuris que l'on voit s'élever à l'Hippodrome. Les robes blanches en mousseline, en jaconas et en brillantine composent toujours une charmante toilette d'enfant, et c'est encore *au Zéphyr* qu'on peut en voir l'assortiment le plus frais et le plus divers.

Nous avons vu au bois et au spectacle quelques robes de jeunes filles garnies en rubans bouffants. Beaucoup de mères habituent leurs filles à savoir faire leurs robes, et rien n'est commode pour ces ouvrières amateurs comme le ruban bouffant disposé en ornement et qu'on n'a qu'à fixer. Cette élégante invention de MM. Berlingard et Barlet a été aussi fort adoptée dans les départements et à l'étranger, où les couturières sont moins habiles qu'à Paris.

Quand on visite les ateliers de Krieger on voudrait être fort riche et pouvoir renouveler à chaque saison son mobilier, afin de posséder chaque création nouvelle de l'artiste ébéniste : ce sont sans cesse des formes variées de fauteuils, de chaises, de canapés, de sofas et d'ottomanes; puis les tables, les guéridons, les chiffonniers, les bibliothèques sculptées soutenant sur leurs planches en bois de citronnier les livres préférés; ce sont des bahuts et des buffets aussi ouvragés que ceux du moyen âge; puis les riches jardinières en bois de rose avec ornements de cuivre doré et incrustation de médaillons de porcelaine. Quelle femme n'a rêvé une de ces jardinières dans son boudoir? Prévost y dispose

avec son goût merveilleux ses fleurs les plus rares; on place entre les rideaux de mousseline blanche brodée le trépied fleuri; la volière chante par derrière; et l'on rêve bercée par la senteur des fleurs et le gazouillement des oiseaux.

Passer des fleurs naturelles à celles de madame Tilman, ce n'est point changer de sujet; car les bouquets, les tiges, les couronnes et les guirlandes étalés dans les salons de l'incomparable fleuriste rivalisent avec ceux de nos jardins. Vous trouverez là, mesdames, pour vos coiffures, vos bonnets, vos chapeaux, depuis les touffes de bluets mignons, de sveltes mignardises, de frères marguerites et de fins boutons de pêcher, jusqu'aux beaux feuillages d'eau, aux fleurs de serre, aux fruits légers tombant en grappes et qui reparaissent cette année sur les chapeaux de paille d'Italie et ceux en paille de riz. Le triomphe de madame Tilman est dans les garnitures de robes, et elle vient d'en expédier de merveilleuses en Angleterre et dans les cours d'Allemagne.

CLÉOPHÉE.

La reproduction et la traduction de ce bulletin de mode sont interdites en France et dans les pays étrangers, excepté aux journaux ayant traité avec la Société des gens de lettres.

Détails du Dessin.

Première toilette (jeune fille). — Robe de taffetas vert pomme glacé de blanc à petits carreaux noirs. La jupe est ornée de cinq volants découpés. Le corsage est à la Vierge, sans basques. — Mantelet de mousseline blanche garni de volants brodés et orné de nœuds de ruban de taffetas rose. — Chapeau en crêpe rose et blanc.

Seconde toilette. — Robe de barège fond amarante; les trois volants à dents de la jupe à disposition sont bordés d'une ruche de ruban taffetas amarante et couleur d'or, de même que les trois volants des manches et le tour du corsage et des manches. — Châle de crêpe de Chine fond noir brodé de fleurs et d'oiseaux. — Chapeau tout blanc en blonde et taffetas. — Ombrelle blanche de chez Verdier.

IL EST UN DIEU POUR LES MARIS,

PROVERBE.

ESQUISSE DE MŒURS DU DERNIER RÈGNE.

(SUITE.)

Scène IX.

M. HERVAL, MADAME HERVAL.

M. HERVAL *en ricanant*. — Oui, je suis bon enfant! (*A part.*) La bonté, c'est quelquefois de l'adresse.

MADAME HERVAL *avec émotion*. — Non pas enfant, mais bon; oh! mon ami, divinement bon.

M. HERVAL, *d'un ton sévère, lui arrachant la lettre*. — Madame, cette lettre?

MADAME HERVAL. — Oh! soyez indulgent, ayez pitié.

M. HERVAL *lisant*. — Des vers! (*Haussant les épaules.*) — *Il lit :*

COMMENT NOUS VIENT L'AMOUR?

Comment nous vient l'amour? Qui donc pourrait le dire?
On était étrangers; mais voilà qu'un sourire,
Une pose, un regard, un accent de la voix
Nous attire; — aussitôt deux âmes n'en font qu'une;
On confond ses désirs, ses douleurs, sa fortune,
Par un pacte ineffable et fatal à la fois.

On cède sans défense à l'attrait invincible,
On est heureux d'aimer!... Hier, railleur, insensible,
On ne comprenait rien à ce bonheur si grand;
Aujourd'hui l'on ne sait comment on pourrait vivre,
Si, ravi tout à coup au charme qui l'enivre,
Le cœur se retrouvait oisif, indifférent.

L'amour verse sa flamme à ces heures si lentes,
Si froides autrefois, mais désormais brûlantes;
Chaque jour, chaque instant est rapide, animé.
On sent vibrer dans l'air la voix qui nous est chère.
Un sourire nous luit, un regard nous éclaire :
La vie est radieuse : on aime, on est aimé!

(*Regardant sa femme.*) Vous êtes émue, ces vers, je les connaissais; mais lisons sa prose. (*Il lit.*) « Les jours » s'écoulent, mes désirs et mes espérances me dévo- » rent; vous êtes toujours plus belle, toujours plus » calme, plus adorablement bienveillante; vous vous » occupez de mes intérêts et de ma carrière, et tout en » étant pour moi d'une divine bonté, vous êtes cruelle » à me faire mourir. Un mot d'amour de votre bouche » m'est plus précieux que tous vos bienfaits. Ce mot, » j'en suis altéré, je l'attends encore; ah! n'est-ce pas, » vous le direz?... Moi, je l'ai dit : « Je vous aime! »

» Votre ALPHONSE. »

MADAME HERVAL. — Je rougis devant vous.

M. HERVAL. — Jusqu'ici, de votre côté, rien que de la légèreté et de l'imprudence : ceci, Juliette, pouvait tourner au drame; nous allons en faire une comédie.

MADAME HERVAL. — Que voulez-vous dire? Oh! pardonnez-moi d'avoir pu encourager cet amour, mais ne m'humiliez pas.

M. HERVAL. — Ce n'est pas vous, Juliette, c'est lui que je veux humilier.

MADAME HERVAL. — Lui, il est malheureux, il m'aime; il a été entraîné par son amour, je n'aurais pas dû le recevoir, l'entendre...

M. HERVAL. — Lui, il n'est pas malheureux, les intrigants ne le sont jamais, et il ne vous aime pas.

MADAME HERVAL. — Il aurait dû ne pas m'aimer, mais il m'aime, il était sincère.

M. HERVAL. — Pauvre insensée! vous avez cru à ses paroles, et voilà pourquoi vous l'aimiez! car vous l'aimiez, Juliette, je le comprends à présent... Quelques jours plus tard vous alliez trahir votre devoir, renoncer à dix années de vie honorable et pure, vous alliez perdre à jamais cette sérénité d'âme qui est le bonheur bien mieux que les passions, bien mieux qu'une ivresse passagère; et moi, Juliette, moi, qui durant dix ans ai placé ma confiance en vous, j'allais être trompé, trahi, bafoué par le monde comme un vieillard ridicule; car le monde voit bientôt clair; seul, j'aurais été aveugle; le déshonneur se serait fait dans l'ombre et silencieusement autour de moi, j'aurais subi sans les comprendre les sourires et les sarcasmes; la considération que je me suis acquise, mon nom honoré par mon pays, tout aurait été flétri à mon insu; et notre fils, notre fils... mais vous oubliez donc que vous étiez mère?...

MADAME HERVAL. — O mon ami, grâce! grâce!....

M. HERVAL. — Oui, pauvre femme! grâce pour vous qu'une émotion réelle égarait; puis je ne dois pas oublier que j'ai eu des torts : j'avais en vous un trésor de beauté et d'esprit. J'aurais dû mieux vous faire comprendre que je vous appréciais, Juliette; j'aurais dû mieux vous exprimer mon amour. Vous m'avez cru froid, indifférent, j'étais heureux et je me confiais trop à mon bonheur.

MADAME HERVAL. — Votre générosité me justifie, mais je sens combien je suis coupable; ah! comptez sur une vie de repentir pour racheter mon erreur.

M. HERVAL. — Je ne suis pas un moraliste aussi sévère, je n'exige pas d'expiation pour un rêve; mais je veux qu'il ne laisse pas dans votre cœur de trace douloureuse.

MADAME HERVAL. — Pourrais-je perdre le souvenir?

M. HERVAL *souriant*. — D'une émotion bien tendre, n'est-ce pas?

MADAME HERVAL. — D'une illusion....

M. HERVAL. — Produite par ce beau jeune homme, car il est beau, j'en conviens, il a quelque esprit, mais point d'âme, point de moralité!... Il est indigne de vous, fière, généreuse, loyale!... Molière l'a dit bien profondément : *On ne voit point les cœurs*. Si vous aviez pu lire dans le sien!...

MADAME HERVAL. — Je l'ai cru pauvre, malheureux, accablé de toutes les souffrances de l'exil, il m'exprimait des sentiments sublimes pour son pays, pour l'humanité.

M. HERVAL. — C'est cela, il a joué la même comédie auprès de la jeune fille.

MADAME HERVAL. — Que voulez-vous dire? expliquez-vous?...

M. HERVAL. — Par qui cet intéressant comte de Valroca vous a-t-il été recommandé?

MADAME HERVAL. — Mais par votre ami M. Daunier, cet industriel millionnaire du département que vous représentez.

M. HERVAL. — Et dans lequel notre sentimental exilé a passé plusieurs mois.

MADAME HERVAL. — Oui, c'est ce que vous disait M. Daunier, car c'est à vous qu'il recommandait le comte de Valroca; il vantait sa grâce, son esprit, et vous priaît de lui chercher une place à Paris.

M. HERVAL. — Il avait ses raisons pour l'éloigner.

MADAME HERVAL. — Lesquelles?

M. HERVAL. — M. Daunier avait une fille.

MADAME HERVAL. — Ah! je sais, cette jeune Béatrix, cette riche héritière que votre neveu espère épouser.

M. HERVAL. — Ce mariage était presque arrangé; lorsque le bel émigré arrive dans le département; il se fait présenter chez M. Daunier, il voit sa fille...

MADAME HERVAL. — Est-elle belle?

M. HERVAL. — Ravissante!

MADAME HERVAL. — Continuez, vous m'intéressez beaucoup.

M. HERVAL. — J'en suis convaincu; une fois présenté, l'émigré s'insinue, il fait de la musique avec la jeune fille.

MADAME HERVAL. — C'est comme avec moi!

M. HERVAL. — Il veut lui apprendre l'espagnol.

MADAME HERVAL. — Il m'a fait la même proposition.

M. HERVAL. — Il lui offre des fleurs chaque jour.

MADAME HERVAL. — Il m'envoie un bouquet tous les matins.

M. HERVAL. — Il lui dit que l'exil c'est la mort sans une femme, sans un ange consolateur qui remplace la patrie.

MADAME HERVAL. — Il m'a tenu le même langage... Et elle l'a cru?

M. HERVAL. — Ainsi que vous, Juliette, elle allait le croire, sans un père prudent, éclairé, qui a préservé son cœur.

MADAME HERVAL. — Comme vous êtes venu défendre le mien.

M. HERVAL. — M. Daunier a dit à sa fille: Il faut le mettre à l'épreuve de l'absence, et il nous l'envoie à Paris.

MADAME HERVAL. — Eh bien! une fois ici il a oublié la jeune fille, ses projets de mariage...

M. HERVAL. — Pour ne s'occuper que de vous, n'est-ce pas?

MADAME HERVAL. — Mais je le crois.... vous l'avez vu!

M. HERVAL. — J'ai vu le reste aussi, il jouait partie double.

MADAME HERVAL. — Comment?...

M. HERVAL. — Tandis qu'il cherchait à vous séduire, il écrivait des lettres d'amour à la jeune fille, il lui adressait des vers, les mêmes, voyez.

MADAME HERVAL. — Mais, en êtes-vous bien sûr?

M. HERVAL. — Tenez, les voilà avec les lettres, vous pourrez les lire; il lui dit que pour être digne d'elle il aspire à la gloire, qu'il va obtenir une chaire au collège de France!

MADAME HERVAL. — Qu'il me fait solliciter auprès du ministre.

M. HERVAL. — Qu'il va fonder un journal...

MADAME HERVAL. — Dont il me demande le cautionnement.

M. HERVAL. — Eh parbleu! je le sais bien! Qu'enfin aussitôt que sa carrière sera assurée il viendra déposer à ses pieds son cœur et son nom.

MADAME HERVAL. — Et pendant ce temps il me jurait....

M. HERVAL. — Comme à elle, un amour éternel...

MADAME HERVAL. — Et la jeune fille lui répondait?

M. HERVAL. — Non, mais elle était triste, rêveuse; le père surprit son secret, il m'en parla, il me montra ces lettres. Nous convinmes ensemble que je prendrais des informations à Paris sur la conduite du fat.

MADAME HERVAL. — Ah!

M. HERVAL. — Voyez le hasard! je me suis adressé justement à notre voisin et ami M. de Courtenay...

MADAME HERVAL. — Qui me déteste, parce que....

M. HERVAL. — Je comprends, il aura voulu vous faire la cour...

MADAME HERVAL. — Et que vous a-t-il répondu?

M. HERVAL. — Votre femme, m'a-t-il écrit, pourra mieux que personne vous donner les renseignements que vous désirez, car le bel émigré passe sa vie chez elle.

MADAME HERVAL. — Oh! il exagérerait.

M. HERVAL. — Je compris qu'il exagérerait, et par bonheur, Juliette, mon esprit ne fut pas au delà de la vérité. Je m'entendis avec M. Daunier, lui pour éclairer sa fille, moi pour sauver ma femme. Je partis maîtrisant mon inquiétude. A la dernière poste je vous écrivis avec calme, vous demandant pour toute justification de vous soumettre à l'épreuve que j'avais résolue.

MADAME HERVAL. — Vous ne sauriez croire ce que cela m'a coûté!

M. HERVAL. — Si, je le comprends. Maintenant c'est à son tour.

MADAME HERVAL. — Que prétendez-vous?

M. HERVAL. — Prenez ces lettres d'amour, en retour vous permettrez que j'adresse celle-ci à M. Daunier (*montrant la lettre du comte de Valroca*), il s'en servira pour assurer le bonheur de sa fille et de mon neveu; et vous...

MADAME HERVAL. — Et moi?...

M. HERVAL. — Vous, pour retrouver la paix du cœur, pour m'aimer un peu, par comparaison, quand vous aurez bien découvert ce qu'était l'homme que vous alliez me préférer....

MADAME HERVAL. — Oh! je l'ai jugé...

M. HERVAL. — Oui, mais il vous laisse du trouble, de l'émotion, je veux qu'il ne vous inspire plus que de l'ironie, du dédain, cela tue à jamais l'amour!...

MADAME HERVAL. — Je le déteste!...

M. HERVAL. — Il va venir...

MADAME HERVAL. — Je ne le recevrai pas.

M. HERVAL. — Ah! si, vous le recevrez!

MADAME HERVAL. — Avec mépris.

M. HERVAL. — Oh! non, avec plaisir, comme hier, comme ce matin; il vous parlera d'amour, vous l'écouteriez, vous aurez l'air de le croire.

MADAME HERVAL. — Mais je ne saurais....

M. HERVAL. — Ah! Juliette, je le veux; vous lui exprimerez des craintes sur mon retour, il s'exaltera, vous le prendrez au mot, de degré en degré, vous vous direz compromise, il fera le généreux, je vous permets de le pousser jusqu'à l'enlèvement. Quand vous en serez là je prévois sa réponse, la scène ira d'elle-même, elle vous excitera, le jeu vous plaira et vous verrez le dénouement; je viendrai à votre aide.

MADAME HERVAL. — Quoi! vous voulez?... Mais c'est impossible!....

M. HERVAL. — Oui, je veux que vous déjouiez vous même le fat, vous me devez bien cette réparation. Le voici qui entre dans la cour, je vous quitte, du courage.

Scène X.

MADAME HERVAL.

MADAME HERVAL *seule*. — Du courage contre lui, de la moquerie à la place de ces sentiments exaltés et tendres dont il avait rempli mon cœur! Quoi! cet amour qu'il m'exprimait avec tant d'éloquence ce n'était qu'un mensonge! Ces vers où la passion frémit, il les avait écrits pour une autre! — Mais son regard pénétrant, son émotion qui éveillait la mienne, l'irrésistible attrait qui m'entraînait vers lui, ce n'était pas une illusion! Non, le cœur ne ment pas ainsi au cœur, non, il m'aimait, il m'aime!... Ce sont ces lettres qui me trompent! (*Elle parcourt les papiers que son mari lui a remis.*) Mais c'est bien là son écriture! Voici les mêmes vers, ils lui ont servi une première fois pour une autre!... Ces lettres ont été écrites le même jour, peut-être au même moment où il m'en adressait d'autres! J'y trouve les mêmes expressions d'amour. Malheureuse! je doutais de la réalité, tant cet amour m'avait égarée! J'accuse mon noble mari d'imposture pour le justifier lui! Lui qui me trahissait, lui qui froidement, sans passion, sans délire, m'enseignait l'oubli du devoir... il ne m'aimait pas! Que je souffre, ô mon Dieu! Mais je vous dois des actions de grâce, et j'ose me plaindre! Si j'avais succombé, si, déshonorée, j'avais découvert ce que je découvre aujourd'hui, oh! alors c'était la mort, la honte pour moi, pour mon fils, pour mon mari! O mon Dieu! soyez béni de m'avoir éclairée à temps! Je suis bien humiliée, et c'est par lui, par lui que j'aimais! Je l'ai mérité! Toute passion coupable entraîne après elle son châtement!

Scène XI.

MADAME HERVAL, LAURETTE.

LAURETTE *accourant*. — Madame, M. le comte de Valroca monte l'escalier.

MADAME HERVAL *avec contrainte*. — Ah! c'est bien.

LAURETTE *à part*. — Quel air triste, hier c'était toujours un heureux sourire quand j'annonçais son arrivée; mais aussi ce retour imprévu... Ces vilains maris sont des trouble-fêtes... (*Haut.*) Madame est bien pâle, madame veut-elle son flacon?

MADAME HERVAL. — Je souffre Laurette, voir mon fils me fera du bien; prends une voiture, va le chercher au collège, afin que je puisse l'embrasser tantôt...

LAURETTE. — J'y vais, madame, mais voici M. le comte, faut-il qu'il entre?...

MADAME HERVAL. — Il le faut!...

LAURETTE *à part*. — Comme elle a dit cela!... Il y a quelque chose là-dessous, et voilà qu'elle me fait sortir au moment où je pourrais faire mes observations.

MADAME HERVAL. — Va, Laurette.... (*Laurette sort.*)

Scène XII.

MADAME HERVAL, LE COMTE.

LE COMTE. — Je puis enfin vous parler sans témoin; que j'en veux à tous les importuns que je rencontre chez vous, et même à cet honnête notaire! Vous voir sans contrainte, vous voir à toute heure, vous le savez, madame, c'est la seule préoccupation de ma vie.

MADAME HERVAL. — La seule?

LE COMTE. — Pourquoi ce doute, Juliette? Oh! pardonnez si j'ose vous donner ce doux nom! N'avez-vous pas lu ma lettre?

MADAME HERVAL. — Elle m'a fait réfléchir.

LE COMTE. — Elle vous a fait comprendre que je vous aimais, elle vous a disposée à ne pas me désespérer!

MADAME HERVAL. — Et si je croyais à vos paroles, si j'avais la faiblesse de partager les sentiments que vous m'exprimez?

LE COMTE. — Oh! je serais le plus heureux des hommes!

MADAME HERVAL. — Et moi la plus malheureuse des femmes, car enfin je ne suis pas libre, je ne m'appartiens pas; pourquoi cherchez-vous à troubler mon cœur?

LE COMTE. — Pourquoi? Parce que le mien n'a plus de repos, parce que vivre sans vous m'est impossible; mon amour brisera tous les obstacles; il faut que vous m'aimiez, Juliette! Vous m'aimerez! Vous m'aimez déjà!

MADAME HERVAL. — Oui, Alphonse, comme un ami, comme un frère.

LE COMTE. — Ne parlons pas d'amitié, Juliette, entre nous ce sentiment ne serait qu'une feinte.

MADAME HERVAL. — Et l'amour serait-il une vérité?

LE COMTE. — En doutez-vous? Depuis un mois ne vous ai-je pas donné mille preuves de la sincérité de mon émotion?

MADAME HERVAL. — Oui, je vous ai cru.

LE COMTE. — Eh bien! pourquoi hésitez-vous à combler tous mes vœux, à m'assurer d'un mot que j'ai su vous toucher?

MADAME HERVAL. — Je crains pour vous les suites de cet amour!

LE COMTE. — Pour moi, Juliette, mais vous me raillez! N'être pas aimé de vous c'est le seul malheur que je redoute!

MADAME HERVAL. — Et si je vous aimais?

LE COMTE. — Ma vie serait un enchantement!

MADAME HERVAL. — C'est ainsi que le cœur rêve; mais la réalité, le monde qui vous entoure!

LE COMTE. — Le monde n'existera plus pour nous.

MADAME HERVAL. — Mais les liens qui m'enchaînent... mon mari!...

LE COMTE. — Qu'importe, puisque vous ne l'aimez pas?

MADAME HERVAL. — Mais lui, il m'aime, son cœur peut l'éclairer, il peut tout découvrir.

LE COMTE. — Chassez ces fantômes de terreurs; Juliette, votre mari, comme tous les maris, est sans perspicacité, sans esprit, d'ailleurs la fortune est à l'amour, à l'amour qui ne craint rien, à l'amour audacieux.

MADAME HERVAL. — A l'amour tendre et dévoué.

LE COMTE. — Ma tendresse et mon dévouement seront sans bornes.

MADAME HERVAL. — Me tiendrez-vous lieu du repos, de la considération perdus?

LE COMTE. — Je vous entourerai de respect et de félicité.

MADAME HERVAL. — Et mon fils!

LE COMTE. — Mais un amour véritable absorbe et résume toutes les affections.

MADAME HERVAL. — Et vous accepteriez ce sacrifice absolu de mon cœur?

LE COMTE. — Ne vous ai-je pas donné le mien!

MADAME HERVAL. — Sans réserve?

LE COMTE. — Tout entier.

MADAME HERVAL. — Ah! si c'était vrai!

LE COMTE. — Eh bien, vous m'aimeriez!... Aimez-moi donc! (*Il se jette à ses pieds.*)

MADAME HERVAL. — Ceci est solennel, Alphonse, écoutez-moi... Il y a quelques semaines nous étions inconnus l'un à l'autre; vous vous êtes présenté ici, chez mon mari, porteur d'une lettre pour lui. Je vous ai reçu en son absence, le récit de vos malheurs, votre patriotisme, vos grands sentiments m'ont intéressée. Mais je n'ai d'abord songé qu'à vous être utile comme M. Herval l'aurait fait lui-même, car il est bon, géné-

reux. Insensiblement vous m'avez inspiré plus que de l'intérêt, plus que de l'amitié peut-être!...

LE COMTE. — Oh! dites, dites de l'amour!...

MADAME HERVAL. — Et si c'était vrai, si j'éprouvais ce sentiment pour vous, vous reculerez peut-être devant ses conséquences, car vous ne savez pas, moi, comment j'aimerais?

LE COMTE. — Jamais assez pour égaler l'amour que j'ai pour vous. Cet amour, mettez-le à l'épreuve.

MADAME HERVAL. — Peut-être vais-je le faire, Alphonse! mon mari peut revenir d'un jour à l'autre! Si je vous aime, si je crois à votre tendresse...

LE COMTE. — N'attendez pas son retour pour me rendre heureux!

MADAME HERVAL. — Mais il reviendra, et alors comment supporter sa présence? Quelle violation du devoir, et, d'autre part, quelle torture pour l'amour! Mille considérations me disputeront à vous; la famille, le monde: oh! ce ne serait pas du bonheur.

LE COMTE. — Ce serait de l'ivresse! ce serait le ciel! Quelques heures d'une telle félicité suffiraient pour embellir la vie!

MADAME HERVAL. — Moi, si je vous aimais, je serais plus ambitieuse, plus exigeante, je voudrais renoncer au monde, briser tous les autres liens.

LE COMTE. — Suis-je heureux, suis-je fier de vous inspirer de pareils rêves!

MADAME HERVAL. — Vous pouvez les réaliser, Alphonse, dites, le voulez-vous?

LE COMTE. — Si je veux être aimé de vous? si je veux vous devoir le bonheur?... En doutez-vous, Juliette!

MADAME HERVAL. — Eh bien! alors nous quitterons cette maison qui n'est pas la mienne, nous n'outrageons pas chaque jour, à toute heure un homme d'honneur; nous ne donnerons pas au monde le droit de le railler et de nous mépriser, nous aurons le courage de notre amour, nous ne tromperons personne.

LE COMTE. — Que voulez-vous dire?

MADAME HERVAL. — Nous fuirons bravement ensemble, et nous serons heureux!

LE COMTE. — Oh! vous m'épouvantez!

MADAME HERVAL. — Quoi! n'est-ce pas là le véritable amour?

LE COMTE. — Oh! jamais je n'exigerais de vous de pareils sacrifices!

MADAME HERVAL. — Mais si je vous les fais volontairement, si je ne puis croire à votre amour que si vous les acceptez?

LE COMTE. — Mon amour n'est point de l'égoïsme. Je songe à votre considération.

MADAME HERVAL. — Votre amour m'en tiendra lieu.

LE COMTE. — Pauvre, exilé, pourrais-je vous donner le rang, la fortune auxquels vous renoncerez pour moi?

MADAME HERVAL. — Je ne regretterais rien.

LE COMTE. — Et votre fils?...

MADAME HERVAL. — Tantôt vous me disiez que votre

affection pourrait me faire oublier toutes les autres !...

LE COMTE. — Mais enfin cet amour qui nous attire l'un vers l'autre, quelque enivrant, quelque ineffable qu'il soit, il peut avoir un terme, il peut décroître, sinon s'effacer; et alors, madame, vous me reprocheriez d'avoir brisé votre destinée !

MADAME HERVAL. — Ah ! vous pensez ainsi ? Au moment où cet amour commence, vous prévoyez qu'il peut finir ! mais c'est qu'alors vous n'aviez pas d'amour ! c'est que ce n'était qu'un jeu ! Que faites-vous donc ici, monsieur ? Que venez-vous y chercher ? Que prétendez-vous ! sortez !

Scène XIII.

LES PRÉCÉDENTS, JUSTIN.

JUSTIN. — M. Gobert demande s'il peut entrer pour l'affaire de toute à l'heure ?

MADAME HERVAL. — Ah ! l'affaire de ce cautionnement !... Il revient à propos, qu'en pensez-vous, monsieur le comte ?

LE COMTE. — Mais je pense... (*A part.*) Si je ne la ramène pas, toute ma carrière est perdue. (*Haut.*) Je pense que mon seul intérêt en ce moment, c'est vous ! c'est votre cœur qui me méconnaît ; de grâce, Juliette, écoutez-moi encore quelques instants.

MADAME HERVAL à Justin. — Dans cinq minutes vous introduirez mon notaire. (*Justin sort.*)

LE COMTE. — Que vous êtes cruelle de limiter ainsi notre entretien !

MADAME HERVAL. — Mais ne m'avez-vous pas tout dit ?

LE COMTE. — J'ai parlé sans me faire comprendre.

MADAME HERVAL. — Je vous ai compris, mieux peut-être que vous ne l'auriez voulu, monsieur le comte.

LE COMTE. — Avez-vous compris, Juliette, que si j'hésite à accepter votre sacrifice, c'est pour vous seule ?

MADAME HERVAL. — Ceci, je ne l'ai pas précisément compris.

LE COMTE. — Si je n'écoutais que mon cœur, je vous dirais : — Partons à l'instant ! mais j'écoute ma délicatesse ; elle me force à vous engager à réfléchir encore, à prendre conseil d'un ami.

MADAME HERVAL. — D'un ami ! y pensez-vous ?.... confier à un ami ce que je viens de vous dire !

LE COMTE. — N'en avez-vous pas d'assez fidèle, d'assez éprouvé ?

MADAME HERVAL à part. — Oh ! quelle idée ! (*Haut.*) Si, j'ai un ami, un seul, un véritable ami !

LE COMTE. — Quel est-il ?

MADAME HERVAL. — Celui qui a fait mon mariage.

LE COMTE. — Et il sait que vous n'êtes pas heureuse ?

MADAME HERVAL. — Il a tous mes secrets.

LE COMTE. — Je devine, c'est ce bon M. Gobert !

MADAME HERVAL. — Lui-même.

LE COMTE. — Mais comment lui dire ?...

MADAME HERVAL. — Il soupçonne la vérité.

LE COMTE. — Oui, il m'a semblé tantôt qu'il soupçonnait la vérité.

MADAME HERVAL. — Je me serai trahie...

LE COMTE. — Par vos bontés.

MADAME HERVAL. — Le voici.

LE COMTE. — Et nous lui ferons un aveu complet ?

MADAME HERVAL. — Il le faut bien !... nous n'avons pas de temps à perdre ; mon mari peut revenir d'un moment à l'autre, peut-être ce soir. Portez le premier la parole, moi je n'ose.

LE COMTE. — Préparez-le d'abord en lui parlant de moi.

(*La fin au prochain numéro.*)

Madame LOUISE COLET.

LE SCARABÉE D'OR.

(SUITE.)

J'examinai alors la tête de mort avec un soin tout particulier. Ses contours extérieurs, je veux dire la partie de son contour la plus rapprochée du bord du vélin, étaient beaucoup plus distincts que le reste. Il était évident que l'action du calorique avait été imparfaite ou inégale. J'allumai aussitôt du feu, et j'exposai chaque partie du parchemin à une vive chaleur. L'effet de cette opération se borna d'abord à faire ressortir davantage les traits faiblement indiqués de la tête de mort. Cependant, en continuant mon expérience, je finis par voir apparaître, au coin du morceau de parchemin diagonalement opposé à l'endroit où se trouvait cette tête de mort, une figure, qu'au premier abord je pris pour une chèvre. Mais, en l'examinant de plus près, je fus convaincu que c'était un chevreau qu'on avait voulu représenter.

— Ah, ah ! m'écriai-je en riant ; je n'ai pas, à coup sûr, le droit de me moquer de vous, un million et demi de dollars n'est point matière à plaisanterie ; mais vous n'allez sans doute pas établir un troisième anneau dans votre chaîne ; vous ne prétendez pas qu'il existe de rapports particuliers entre vos pirates et une chèvre. Les pirates, comme vous le savez, n'ont rien de commun avec les chèvres ; les chèvres sont du domaine de l'agriculture.

— Mais je viens de vous dire que la figure en question n'était pas celle d'une chèvre.

— Chèvre ou chevreau, la différence n'est pas grande.

— Elle n'est pas grande, mais elle existe, reprit Legrand. Vous avez peut-être entendu parler d'un certain capitaine Kidd (1). Eh bien ! il me vint immédia-

(1) Kidd se prononce comme *kid*, chevreau.

tement à l'esprit que cette figure d'animal était une espèce de rébus ou de signature hiéroglyphique. Je dis signature, parce que la position qu'elle occupait sur le vélin pouvait suggérer cette idée; quant à la tête de mort, au coin diagonalement opposé, elle avait l'air d'un sceau ou cachet. Ce qui m'intriguait, c'était l'absence de la partie principale, du corps de mon document supposé, du texte de mon commentaire.

— Vous vous attendiez, je présume, à trouver une lettre entre les armoiries et la signature?

— Une lettre ou quelque chose comme cela. Le fait est que j'étais frappé du pressentiment de quelque bonne fortune extraordinaire. Vous dire pourquoi me serait très-difficile. Peut-être, après tout, n'était-ce qu'un désir plutôt qu'une espérance. Mais, le croiriez-vous? la sotte observation de Jupiter, que le scarabée était d'or massif, avait frappée mon imagination. Et puis il y avait quelque chose de si extraordinaire dans cette série d'accidents et de coïncidences! Remarquez en effet cette singulière fatalité qui voulut que toutes ces choses arrivassent précisément le seul jour de l'année où il ait fait ou pu faire assez froid pour avoir du feu; remarquez que sans ce feu, ou même sans l'intervention accidentelle du chien au moment où vous étiez près du foyer, le parchemin à la main, je n'aurais jamais soupçonné l'existence de la tête de mort, et par conséquent jamais découvert le trésor!

— Continuez votre récit, lui dis-je; car vous avez vivement piqué ma curiosité.

— Soit. Vous avez nécessairement connaissance de quelqu'une de ces traditions, de ces mille et une rumeurs qui circulent au sujet de trésors enfouis quelque part sur la côte de l'Atlantique, par Kidd et ses associés. Ces rumeurs, grossies ou défigurées par la renommée, devaient néanmoins avoir quelque fondement, reposer sur un fait positif; et leur existence continue, pendant un long laps de temps, me semblait autoriser cette conclusion, que le trésor enfoui était encore dans sa cachette. Si, après l'y avoir laissé pendant un certain temps, Kidd l'avait ensuite repris, il y a tout lieu de croire que ces bruits ne seraient pas venus jusqu'à nous, du moins sous leur forme actuelle et invariable. Veuillez, en effet, remarquer que tous ces bruits sont relatifs à des chercheurs de trésors, et non pas à des trouveurs de trésors; si le pirate avait repris son argent, l'affaire eût fini là, et il n'en aurait plus été question. Il me parut donc vraisemblable que quelque accident, par exemple la perte de la note qui indiquait le lieu du dépôt, n'avait pas permis à Kidd de le retrouver: cet accident avait probablement été connu de ses associés, qui, faisant de leur côté de vaines recherches, puisqu'ils procédaient au hasard, avaient donné naissance, puis cours populaire à ces bruits aujourd'hui si répandus. Avez-vous jamais ouï dire que quelque trésor ait été découvert sur la côte?

— Jamais!

— On sait pourtant, à n'en pas douter, que Kidd

avait accumulé d'immenses richesses. Je considérai comme un fait constant que ces richesses étaient toujours dans le sein de la terre, et peut-être ne serez-vous pas surpris lorsque je vous dirai que je conçus l'espoir, presque la certitude que ce parchemin, si étrangement trouvé, contenait l'indication du lieu où ce trésor était déposé.

— Et comment procédâtes-vous alors?

— Je présentai de nouveau le vélin au feu, après avoir augmenté l'intensité de la chaleur; mais rien ne parut. Je m'avisai qu'il était possible que les souillures dont il était couvert et en quelque sorte imprégné ne fussent pas étrangères à l'insuccès de cette tentative. Je le nettoyai soigneusement, en versant dessus de l'eau tiède; après quoi, je le mis dans un poêlon de fer-blanc, la tête de mort en dessous, et je posai ce poêlon sur un réchaud de charbons ardents. Au bout de quelques minutes, le métal ayant acquis un haut degré de chaleur, j'étais le parchemin, et, à mon inexprimable joie, je remarquai en plusieurs endroits des caractères qui me parurent être des rangées de chiffres. Je le replaçai dans le poêlon, où je le laissai encore une minute. Lorsque je le retirai pour la seconde fois, il était dans l'état où vous allez le voir.

Là-dessus, Legrand, ayant soumis le parchemin à l'action du feu, me le présenta. Les caractères qui suivent s'y trouvaient grossièrement tracés, avec une sorte d'encre rouge, entre la tête de mort et le chevreau :

53 †† † 305)) 6*; 4826) 4†; 806*; 48 † 8 ¶ 60)) 8⁵,
4 †; : †* 8 † 83 (88) 5* †; 46 (; 88* 96*?; 8) ††
(; 485) 5* † 2 : * †; 4956 * 2 (5* — 4) 8 ¶ 8*;
4069285); 6 † 8) 4 ††; 4 († 9; 48084; 8 : 8 † 4;
48 † 85; 4) 485 † 528806* 84 († 9; 48; (88; 4 (†? 34;
48) 4 †; 464; : 488; †?;

— Mais, lui dis-je en lui rendant son parchemin, je ne suis pas plus avancé qu'auparavant. Quand tous les trésors de Golconde seraient le prix attaché à la solution de cette énigme, je serais forcé d'y renoncer.

— Et pourtant, reprit Legrand, cette solution n'est pas, à beaucoup près, aussi difficile que vous pouvez le supposer, d'après une inspection rapide de ces caractères. Ces caractères, ainsi qu'on le comprend au premier aspect, forment ce qu'on appelle un chiffre, c'est-à-dire qu'ils ont un sens; mais d'après ce qu'on sait de la vie et de l'éducation de Kidd, je ne devais pas le supposer capable d'avoir eu recours à une combinaison cryptographique bien compliquée. Je jugeai donc que celle-ci était assez simple, quoiqu'un marin illettré eût pu la considérer comme indéchiffrable sans le secours de la clef.

— Et vous avez réellement déchiffré ce grimoire?

— Très-facilement. J'en ai déchiffré d'autres mille fois plus complexes. Les circonstances, une certaine disposition d'esprit, m'ont fait prendre intérêt à ces sortes de logogripes, et je doute que l'intelligence hu-

maine puisse combiner une énigme de ce genre dont l'intelligence humaine ne puisse parvenir à trouver le mot. Quoi qu'il en soit, du moment où j'eus constaté l'existence d'une série non interrompue de caractères lisibles, je daignai à peine m'arrêter à la difficulté d'en dégager le sens.

Dans le cas actuel, comme toutes les fois qu'il est question d'écriture secrète, la première chose à faire était de reconnaître la *langue* du chiffre; car les principes du déchiffrement, surtout lorsqu'il s'agit des combinaisons les plus simples, se modifient suivant le génie de chaque idiome. En général, il n'y a pas d'autre moyen que d'essayer successivement, en se dirigeant d'après les probabilités, l'application du chiffre à toutes les langues que l'on connaît jusqu'à ce que l'on ait rencontré la bonne. Mais dans la pièce que nous avons sous les yeux, la signature levait toute difficulté: le jeu de mots sur le nom propre *Kidd* n'existe que dans la langue anglaise. Sans cette circonstance, j'aurais commencé mes expériences par l'espagnol et le français, les deux langues qu'on supposerait le plus naturellement avoir été employées par un pirate des mers de l'Amérique espagnole. Dans l'état des choses, je présentai que le texte du cryptographe était anglais.

Il n'y a, comme vous le voyez, pas de divisions entre les mots: si les mots avaient été séparés, ma tâche aurait été bien simplifiée. J'aurais commencé par faire le relevé des mots les plus courts, et du moment où il se serait rencontré, comme il est vraisemblable, un mot d'une seule lettre, tel que *a* ou *I* (1), j'aurais considéré ma solution comme assurée. Mais, à défaut de divisions, je m'occupai d'abord de relever les différents signes qui composaient mon texte et de prendre note du nombre de fois que chacun se présentait. Le résultat de ce dépouillement fut le tableau que voici:

Le caractère 8 se présente 33 fois.

;	26
4	19
† et)	16
*	13
5	12
6	11
(10
† et 4	8
0	6
9 et 2	5
: et 3	4
?	3
q	2
— et .	1

Or, la lettre qui se reproduit le plus fréquemment dans la langue anglaise est la lettre *e*. Les autres viennent ensuite dans l'ordre ci-après: *a*, *o*, *i*, *d*, *h*, *n*, *r*, *s*, *t*, *u*, *y*, *c*, *f*, *g*, *l*, *m*, *w*, *b*, *k*, *p*, *q*, *x*. Mais la

(1) *A*, un, une; *I*, je.

lettre *e* domine tellement, qu'il est rare de rencontrer une phrase de quelque étendue dans laquelle elle ne soit pas le caractère qui se représente le plus souvent.

Voilà donc tout d'abord une donnée sur laquelle nous pouvons asseoir quelque chose de plus qu'une simple conjecture. On comprend parfaitement l'usage général qu'on peut faire du tableau qui précède; mais pour le cas particulier qui nous occupe en ce moment, nous y aurons très-peu recours. Le signe dominant de notre chiffre étant 8, nous le considérerons comme correspondant à l'*e* de l'alphabet naturel. Pour donner à cette hypothèse un nouveau degré de probabilité, nous n'avons qu'à voir si ce signe 8 se rencontre souvent double, car la lettre *e* est redoublée en anglais dans une foule de mots, comme *meet*, *fleet*, *speed*, *seen*, *been*, *agree*, etc. Or, nous trouvons que le signe 8 n'est pas redoublé moins de cinq fois, et cela dans l'espace de quelques lignes.

Soit donc 8 = *e*. Maintenant, de tous les mots de la langue; l'article *the* (*le*, *la*, *les*) est le plus commun. Il s'agit d'examiner si nous ne rencontrons pas dans notre chiffre des répétitions de trois caractères différents, disposés dans le même ordre, le dernier de ces caractères étant 8. Si nous rencontrons des combinaisons ternaires ainsi répétées, il sera très-probable qu'elles représenteront le mot *the*. Nous avons ici sept groupes de ce genre, composés des caractères ;48. Nous pouvons donc admettre que ; représente *t*, que 4 représente *h*, et que 8 représente *e*, la valeur de ce dernier signe étant maintenant bien établie. C'est un grand pas de fait.

Mais la découverte de ce monosyllabe nous permet d'établir un point beaucoup plus important, c'est-à-dire plusieurs commencements et terminaisons d'autres mots. Reportons-nous, par exemple, à l'avant-dernière combinaison ;48, vers la fin du chiffre. Nous savons que le ; qui vient immédiatement après est le commencement d'un mot, et, sur les six caractères ;(88;4 qui suivent l'article *the*, nous en connaissons cinq. Si nous substituons à ces caractères les lettres qu'ils représentent, en laissant un blanc pour le signe inconnu, nous avons

t eeth

Maintenant, adaptant successivement à ce blanc toutes les lettres de l'alphabet, nous trouvons qu'on ne peut pas former de mot dont ce *th* final fasse partie. Nous l'écartons donc comme appartenant à un autre mot, et il nous reste

t ee

Nous repassons encore une fois tout l'alphabet, s'il est nécessaire, et nous arrivons au mot *tree* (arbre), comme la seule leçon possible. Nous avons ainsi gagné une autre lettre, *r*, représentée par le signe (, et nous avons déchiffré deux mots juxtaposés, *the tree* (l'arbre).

Un peu plus loin, nous retrouvons une dernière fois la combinaison ;48 ou *the*, à laquelle nous nous arrê-

terons. Le texte, à partir des mots déjà déchiffrés, nous présente l'arrangement suivant

the tree ;4(†?34 the

ou, substituant les lettres naturelles aux signes que nous connaissons,

the tree thr†?3h the

Remplaçons, pour plus de clarté, les signes inconnus par des points, nous aurons

the tree thr...h the

L'esprit complète immédiatement le mot *through* (à travers, par), ce qui nous donne trois nouvelles lettres, *o*, *u* et *g*, représentées respectivement par les signes † ? et 3.

Si maintenant, examinant notre chiffre avec attention, nous y cherchons des combinaisons de caractères connus, nous trouverons, non loin du commencement, le groupe suivant

† 83(88, ou *egree*,

qui appartient évidemment au mot *degree* (degré), et nous donne une autre lettre, *d*, représentée par le signe † qui précède.

Quatre lettres après le mot *degree*, nous avons la combinaison

;46(;88

Traduisant, comme nous l'avons fait plus haut, les caractères connus, et représentant les inconnus par des points, nous lisons

th.rtee

disposition qui nous suggère aussitôt le mot *thirteen* (treize), et nous fournit deux nouvelles lettres, *i* et *n*, représentées par *b* et *.

(Extrait de la Bibliothèque des Chemins de fer.)

(La suite au numéro prochain.)

LES CERISES.

Décidément les cerises, qui abondent si belles et si fraîches aux environs d'Auxerre, vont devenir, grâce aux chemins de fer et à l'exportation, une vraie source de produits californiens pour la plupart de nos campagnes suburbaines. Déjà les années précédentes Paris et Londres recevaient de Champs et de Saint-Bris d'immenses cargaisons quotidiennes de ces fruits. Nos voisins d'outre-Manche les ont trouvés de bonne qualité, apparemment, car y ils reviennent cette année avec un redoublement d'appétit presque effrayant pour nous si la récolte n'était aussi abondante.

Les pourvoyeurs britanniques ont envahi, depuis un grand mois déjà, les meilleurs cantons peuplés d'arbres à cerises. Guigniers, bigarriers, tardifs, précoces, sparses, Montmorency, tout leur est bon, et ils ont fait main basse, non sans indemnité préalable toutefois,

sur tout ce qui leur a paru meilleur, sans s'inquiéter des origines et des espèces. Du reste, les cerises de l'Auxerrois, même les plus acides, n'ont-elles pas toutes un goût exquis ? Ils suivent avec un zèle intelligent les progrès de la maturation. On cueille sans délai tout ce qui est rouge, et il y a déjà huit jours qu'ils expédient en Angleterre leurs gracieuses et rafraîchissantes provisions.

Voici comment se pratiquent ces expéditions. Aussitôt qu'ils sont cueillis, les fruits sont déposés dans des paniers ou des bourriches, dont les parois intérieures sont tapissées d'un lit mollet de feuillages ou d'herbes qui préserve les chairs de toute fatigue durant le voyage, où ils sont enfermés et immobilisés avec beaucoup de soin. Les paniers ainsi remplis sont chargés par piles nombreuses sur des voitures qui les transportent à la gare voisine. Chaque soir, à la nuit tombante (car on n'expédie jamais le jour, de peur que la chaleur, qui n'est malheureusement pas assez à craindre pour eux cette année, n'altère la fraîcheur de ces fruits tendres et délicats), on voit arriver à Auxerre et prendre la direction de Joigny plusieurs files de voitures, lesquelles vont déposer leurs cargaisons rosées au chemin de fer, qui les emporte rapidement à Paris, puis à Londres, où les cerises arrivent aussi fraîches, aussi vermeilles qu'au moment de la cueillette.

REVUE MUSICALE.

OPÉRA : *Gemma*, ballet-pantomime en deux actes et cinq tableaux, par Théophile Gautier et Fanny Cerrito, musique de M. le comte Gabrielli. — L'Orphéon.

Nous ne croyons guère au magnétisme, mais nous ne nions pas qu'il ne puisse fournir des peintures poétiques et des scènes fort dramatiques. Le sujet du nouveau ballet, emprunté au *Balsamo* d'Alexandre Dumas, nous semble donc très-heureux. Le contraste d'une femme amoureuse tant qu'elle est au pouvoir du magnétisme, et dédaigneuse et irritée sitôt qu'elle s'éveille, offre à la danse et à la pantomime des poses expressives et variées.

Un certain marquis de Santa-Croce se sert de son pouvoir magnétique pour enlever Gemma, jeune héritière dont la richesse et les charmes le captivent. Il lui fait signer, par la magie du fluide magnétique, un contrat de mariage tandis qu'elle est endormie. Gemma, éprise d'un jeune artiste, finit par sortir du cercle fatal où l'enferme son ravisseur, et celui-ci est tué en duel. Voilà le canevas de ce ballet. Entrons dans quelques détails sur les scènes les plus gracieuses. Quand le rideau se lève, on voit Gemma, entourée de ses compagnes et de ses femmes, essayer devant un grand miroir ses toilettes de bal : ce sont des courbures ravissantes.

santes et des mines coquettes; dix ou douze personnes se penchent, se dressent, glissent et dansent avec un double qui répète leurs gestes renversés comme le ferait la réflexion d'une glace. Cela forme un ensemble précis, gracieux, et d'une difficulté extrême surmontée sans effort. Dans une autre scène, Gemma, sous la puissance du magnétisme, entoure de caresses passionnées le marquis de Santa-Croce, qui lui présente une rose où il a concentré sa volonté. D'abord elle rejette la fleur; puis son parfum lui donne le vertige, elle s'en approche, elle la saisit, elle la respire, et elle décrit des évolutions circulaires autour de celui qui la fascine. Mais l'amant aimé et jaloux survient, arrache à Gemma la fleur maudite, et la pauvre enfant, réveillée, se souvient de son véritable amour et repousse le marquis de Santa-Croce avec dédain. Dans le troisième tableau, Fanny Cerrito a montré un grand talent de mime. Revenue tout à coup à la vie réelle, comme elle rend bien sa terreur de se voir transportée dans un château sinistre, vêtue d'une toilette de mariée, et ne pouvant pas comprendre comment elle a été amenée là! Sa douleur, sa colère en face de la volonté de fer de Santa-Croce sont exprimées avec une vérité saisissante. Le comte Gabrielli, qui a composé la musique de *Gemma*, est déjà bien connu en Italie par ses compositions musicales. Il a prodigué tour à tour dans le ballet nouveau les mélodies les plus suaves et les effets d'orchestre les plus dramatiques; sa musique peint toutes les situations qu'elle accompagne, et complète la mimique de l'habile danseuse. Les décors de la *Gemma* sont fort beaux.

L'Orphéon a tenu ce mois-ci deux séances dans le Cirque des Champs-Élysées. La salle était comble, et douze cents choristes de tout sexe et de tout âge ont exécuté plusieurs morceaux de grands maîtres avec une rare précision; puis sont venus le chœur des *Horlogers* d'Adolphe Adam, l'*Hymne à la vapeur* d'Ambroise Thomas, et le chœur des *Forgerons* d'Halévy. L'Orphéon gagne chaque année en importance. La direction de l'enseignement du chant vient d'être confiée à M. Charles Gounod, l'auteur de la musique des chœurs de l'*Ulysse* de M. Ponsard.

* L'Académie impériale de musique donnait lundi dernier la *Vestale* et *Jovita*, mercredi le *Philtre*, suivi du même ballet. Vendredi, les *Huguenots* ont été représentés devant une salle comble. Gueymard reparaisait après une courte absence, et mademoiselle Cruvelli reprenait, avec tout l'éclat de son talent, le rôle de Valentine. La belle cantatrice a produit un effet extraordinaire dans le duo du troisième acte; dans la grande scène du quatrième acte, elle a partagé le succès avec Gueymard: tous deux ont été rappelés.

** L'*Étoile du Nord* est parvenue à sa quarante-neuvième représentation, et sa puissance d'attraction est toujours la même. Trois fois par semaine ce bel ouvrage remplit complètement la salle de l'Opéra-Comique. Les

artistes qui en ont créé les principaux rôles les interprètent toujours avec le même talent.

VAN RECUM.

MM. Susse frères, place de la Bourse, viennent de publier une petite brochure sous le titre de *Manuel de potichomanie*, dont le sujet intéresse les dames; nous en reproduisons ici les principaux chapitres:

On appelle *potiches* des vases en verre de forme chinoise ou japonaise, décorés avec des papiers peints, des dessins, des fleurs, des personnages et mille sujets divers.

C'est dans la ville de Tours que l'on a commencé à se livrer à ce charmant caprice d'orner le verre, c'est dans la gracieuse capitale de la Touraine qu'a été inventé cet art si précieux aux riches loisirs de la villégiature, dont les avantages sont aujourd'hui si généralement reconnus, qu'il est devenu POTICHOMANIE.

Aussi tout le monde veut faire des *potiches*. On rêve l'embellissement de ses étagères en se livrant à une récréation pleine de charme et peu coûteuse. Mais, il faut bien le dire, ces potiches ne se vendent pas, il faut les créer soi-même. Le verre et le papier seuls s'achètent, une main délicate découpe les dessins, et la fantaisie intelligente en fait des merveilles, produit des chefs-d'œuvre.

Faire des *potiches*, c'est employer agréablement les instants où l'on ne sait que faire pour éviter l'ennui.

Le soleil se cache, les nuages s'amoncellent, la pluie tombe, une de ces pluies éternelles qui vous emprisonnent et vous font rechercher la musique du salon, la lecture, la broderie; la musique finit par lasser, la lecture fatigue et la broderie est si monotone: c'est alors que la *potiche* est précieuse; on la caresse, on lui demande des distractions qu'elle ne refuse jamais, on découpe le papier, on prépare ses pinceaux, on combine des dispositions pittoresques de dessins, on calcule l'harmonie des couleurs, on sourit à l'idée de mieux faire que telle amie, telle voisine un peu prétentieuse, et on arrive à faire de l'art en s'amusant.

Il n'est pas nécessaire de connaître le dessin pour reproduire des peintures ravissantes; tout ce que le Japon peut fournir de luxe, la Chine de merveilles en couleur, vous l'imitiez, vous le surpassez: sèvres, le vieux-sèvres est un jeu pour vous! N'y a-t-il pas une jouissance très-réelle d'entendre répéter autour de soi: *Il est impossible de mieux faire que madame ****, *il sera peut-être impossible de l'égalier*?

Dans ces occupations attachantes, les heures passent rapides et sans faire sentir leur poids, la pluie cesse, le soleil reparait et l'on n'a pas connu l'ennui.

Dans notre siècle si positif, si calculateur, les plaisirs du riche lui-même doivent être tarifés. Nous sommes heureux d'apprendre aux maîtresses de maison, pré-

voyantes, économes, que le goût de la *potichomanie* est le moins dispendieux, le moins cher de tous. Pour trois ou quatre francs vous pouvez avoir un vase du Japon ou un vieux-sèvres sur lequel il y aura pour cent cinquante francs de peinture. Comparez le prix des mille futilités qui garnissent vos étagères, et tenez compte surtout des bonnes journées si vite écoulées à préparer vos *potiches*.

Comment fait-on des *potiches*? Voici la manière de s'y prendre.

Il faut d'abord acheter les objets nécessaires à la *potichomanie*.

Une demi-douzaine de feuilles imprimées en couleur; elles représentent soit des fleurs, des ornements, des chinoïseries ou des oiseaux;

Des *potiches* en verre, forme chinoise;

Des porte-allumettes, cache-pots, etc.;

Un pinceau en soie pour vernir ou encoller les feuilles de dessins;

Deux tubes de blanc d'argent;

Un de cobalt bleu;

Un de laque carminée;

Un de vert Paul Véronèse;

Un de jaune d'or;

Une bonne paire de ciseaux;

Une bouteille de gomme.

Lorsque vous êtes précautionné de tous les objets, avec le Manuel de *potichomanie*, vous devenez un artiste consommé.

Avant de découper vos dessins, il est essentiel d'encoller la feuille, soit avec du vernis inaltérable, soit avec un collage, afin que la peinture à l'huile ne traverse pas le papier.

Quand vos feuilles sont bien sèches, vous découperez avec soin les fleurs, les personnages, les animaux, etc., en ayant soin d'enlever entièrement tout le fond du papier pour donner plus de légèreté à vos découpures.

Vous avez découpé un certain nombre de dessins, il s'agit maintenant de mettre du goût dans l'arrangement du sujet; pour cela vous cherchez avec vos découpures sur une feuille de papier la disposition que vous voulez donner à votre dessin suivant la forme du vase que vous voulez orner.

Lorsque vous avez arrêté la disposition générale, vous pouvez, pour éviter des erreurs, numéroter vos découpures; car, une fois collées, on ne peut les changer qu'en les détruisant.

Les papiers de couleur sont généralement gélatinés; il suffit alors de mouiller, soit avec la langue, soit avec un pinceau humecté d'eau, la découpe que vous voulez appliquer; vous la posez ensuite dans l'intérieur du vase en ayant soin de bien appuyer, soit avec la main, soit avec le plat de l'ongle, afin qu'il ne reste pas la moindre bulle d'air entre la feuille et le verre; pour les feuilles qui ne sont pas gélatinées, il faut les enduire légèrement avec une dissolution gommée.

Lorsque vous avez orné à votre goût l'intérieur du vase, vous passez la teinte de peinture à l'huile, préparée d'avance à la nuance que vous désirez, rose, bleu pâle, vert pâle ou blanche légèrement azurée. Cette teinte donnera au verre l'apparence de la porcelaine.

Voici maintenant la manière de préparer la teinte et de la poser.

Vous mêlez dans un pot du blanc d'argent en tube préparé à l'huile, vous y ajoutez une pointe de la couleur dont vous désirez avoir la nuance; vous mêlez avec beaucoup de soin, afin que la teinte soit égale, en y ajoutant un tiers de vernis inaltérable ou d'essence de lavande pour faciliter le mélange: il est très-essentiel de préparer de suite la quantité suffisante pour mettre la teinte partout dans votre vase, car il est très-difficile de refaire la même nuance.

Pour éviter de se mettre de la couleur après soi, il faut d'abord passer la teinte au fond de la *potiche*; et ainsi de suite jusqu'au haut.

Lorsque votre couche de teinte est parfaitement sèche, vous passez par-dessus avec le pinceau une couche ou deux de vernis inaltérable et vous pouvez alors y mettre de l'eau sans crainte. Cependant, comme le temps altère tout, il est préférable d'y faire ajouter un intérieur en zinc ou en verre, si votre intention est d'y mettre des fleurs.

La Galerie de COSTUMES COSMOPOLITES, qui comptait déjà dix costumes russes et dix costumes turcs, vient de s'augmenter de nouveaux costumes des bords de la mer Noire, rapportés et dessinés par M. Laurens. Cet artiste continue la série de costumes de tous les pays sur lesquels se passent les événements de la guerre actuelle. On pourra donc, à l'aide de la Galerie *cosmopolite*, voir pour ainsi dire les peuples dont il est parlé chaque jour dans toutes les feuilles publiques.

LES PETITS ALBUMS POUR RIRE, à 20 centimes, obtiennent un fort grand succès, qu'ils doivent à leur bon marché, sans doute, mais aussi à la commodité de leur format, qui en fait un agréable passe-temps pour les voyages en chemin de fer, en bateau à vapeur et en diligence. Ces petites collections de dessins comiques forment aussi de très-gentils recueils pour les soirées de la ville et de la campagne.

La méthode de madame Cavé, le *Dessin sans maître*, a été traduite en allemand, elle est adoptée aux États-Unis, et madame Cavé forme dans son atelier, 5, rue de Suresnes, près la Madeleine, des professeurs pour les écoles de différents pays; le cours spécial pour les demoiselles vient de commencer; nous invitons les mères de famille à le visiter.